

LE PIED

« *Boys boys boys...* »

Les paroles de la chanson de Sabrina me vrillent les tympans. Dans la tiédeur moite de cette boîte à danser, je me faufile dans la foule et me dirige vers le bar, une main sur l'oreille, l'autre serrant un verre à moitié vide. Cette reprise de Lady Gaga n'apporte rien de neuf, je préfère nettement la première version, plus enjouée. Un ancien collègue de Paris sifflotait sans cesse cet air qui lui rappelait ses premiers émois boutonneux. Je pense toujours à lui lorsque je tombe sur le clip original, au hasard de mes errances youtubeuses. La belle à la poitrine plantureuse me faisait également baver mais pas pour les mêmes raisons. Avec mes premiers soutiens-gorge, bonnets à peine A, je lui enviais ces extensions d'elle-même qui, un jour c'est sûr, me rendraient sexy.

Trente ans plus tard, j'ai grimpé quelques échelons dans l'alphabet des bonnets mais je suis toujours aussi plate à bien des égards. Je pourrais résumer ce que je suis en un mot : invisible. Mon éducation rigoriste à la morale sévère me fait porter des vêtements amples aux couleurs ternes. Les coupes prêt du corps étaient cataloguées par ma mère comme immorales et vous labellisaient immédiatement comme une fille facile selon elle.

Mon corps, cet étranger, s'est rebellé à sa façon en ajoutant des capitons à chaque sinuosité de ce qui, un jour, a été un corps de femme. Je suis devenue un tonneau, sans taille marquée, cachée sous des mètres de tissu sans aucune fantaisie. Ne jamais se faire remarquer – tel était le mot d'ordre maternel. Cette fausse modestie m'a poursuivie toute ma vie. Que d'actes manqués, comme le chante si bien J.J. Goldman !

Toutes ces occasions ratées me reviennent en mémoire : lorsque je n'osais pas lever le doigt en classe par peur du regard des autres ; lorsque je n'ai pas accepté les photos anciennes que m'offraient la sœur de ma grand-mère parce que ma mère craignait d'être accusée de captation d'héritage - j'ai changé d'avis quelques jours plus tard mais elle les avait données à une cousine moins bécasse que moi ; lorsque je ne me suis pas sentie en phase avec mon époque aux noces d'or de mon grand-oncle, à trouver mille et un prétextes pour ne pas aller sur la piste avec mes cousins, à les regarder s'éclater avec une envie très bien dissimulée.

Tandis que je stationnais à côté de la piste et à côté de ma vie, j'écoutais poliment ces championnes de la morale que sont les vieilles tantes.

L'idée générale de leurs récriminations ? C'était mieux avant. Tout y était passé : la musique – trop forte, les lumières – trop vives, les vêtements – trop aguicheurs et la gestuelle, Mamma Mia ! Heureusement que mes cousines n'ont rien entendu. « *Les danses de salon, c'était quand même autre chose* », disait l'une. « *On était plus élégantes de notre temps, jamais nous ne nous serions trémoussées ainsi comme des animaux !* », disait l'autre. Je vous ai sélectionné le moins pire...

Tirillée entre mon envie de me joindre aux jeunes de mon âge et la honte de déroger aux bonnes manières vantées par les grand-tantes, je ne savais que décider. Finalement, j'y suis allée sur cette piste improvisée. Empêtrée dans mes vêtements du dimanche et perchée sur des talons plus hauts que d'habitude, j'ai essayé de copier les pas légers de mes fées de cousines. Mes bras aux moulinets gauches et mon piétinement façon majorette en guise de déhanché ont douché à l'eau froide leurs velléités de m'accueillir dans leur cercle restreint.

Jamais je n'ai ressenti un tel sentiment de ridicule.

Aujourd'hui, à quarante-cinq ans, ces carcans me font suffoquer. J'en ai assez de me faire piétiner, de ne pas exister. Je veux me libérer de cette pression sociale, de cette moralité faussement bien-pensante qui pèsent sur mes épaules depuis toujours. Mais comment faire ? Quelle action entreprendre pour découvrir les premières pierres du chemin de la liberté

Je pourrais danser.

Comme eux, là, sur la piste de cette boîte branchée.

Le nez dans mon verre d'eau pétillante, la joue chatouillée par le petit plumeau multicolore qui le décore, je jette un œil un peu envieux sur le timbre-poste situé au milieu de la pièce. Agglutinés dans un espace plus que réduit, des corps agitent leurs membres dans tous les sens, désinvoltés. Heureux. Mes collègues dansent et rient tout en même temps. Ils s'éclatent tandis que moi, je me morfonds dans mon coin, telle une petite souris n'osant sortir de son trou. Que cette soirée est longue !

Je m'ennuie. Je fais tapisserie avec les rares qui ne peuvent – ou ne veulent – aller rejoindre ces élastiques humains qui sautillent sur le carré brillant. Autant l'avouer, ce ne sont pas les plus captivants par leur conversation.

Cette journée de convivialité organisée par la boîte ne devait pas durer initialement au-delà de dix-sept heures. Emportés par l'euphorie du moment, le groupe a décidé de jouer les prolongations avec un repas improvisé au café du coin. J'ai accepté sans problème, nous passions un tel bon moment tous ensemble ! Puis de finir la soirée en boîte. Là, j'ai manifesté un refus poli et prétendument fatigué. J'ai battu en retraite sous le chœur des protestations. *« Allez, viens, ça va être sympa ! » « On va bien s'amuser, viens ! » « Fais pas ta mijaurée, allez. Viens ! »*

Je suis donc venue. Au contraire de Jules, je n'ai pas vaincu mais j'ai vu : des corps souples se mouvant naturellement au rythme de la musique, des sylphides gracieuses, une foule joyeuse.

Le DJ vient de changer de chanson. La rythmique est moins effrénée. Les corps se calment, bougent plus lentement. Je soupire intérieurement. Encore trois minutes trente à patienter - c'est le temps standard d'une chanson commerciale. Avec les échoués du bord de piste, j'attends que mes collègues s'extraient du timbre-poste pour venir reprendre des forces à notre table et peut-être entamerons-nous une conversation sympa, histoire de se distraire un peu ?

Non. Ils restent sur la piste. Que suis-je venue faire dans cette galère ? Je ne sais pas danser. Je n'ai jamais su et je pense que je ne saurai jamais. Pourquoi me leurrer ? Je suis un cas désespéré. Mon corps m'est toujours apparu comme une entité étrange, un alien. Je n'ai jamais su quoi faire de mes bras, hormis tenir un stylo, ni comment les bouger pour qu'ils paraissent gracieux. Quant à mes jambes, les deux jambons qui me servent de cuisse ont bien du mal à se dandiner. Mes pieds, eux, restent collés au sol, lourds, façon scaphandrier avec ses chaussures de plomb.

Ridicule, pataude, maladroite : c'est moi !

Donc, je ne danse pas. Je ne me joins pas à la foule colorée qui presse ses différents membres les uns contre les autres en une anémone de mer joyeuse. Parmi eux, Téofil, le bien-nommé. Très grand et très mince, une silhouette à la porte-manteau, il danse sans se poser de questions. Les yeux fermés, il ondule au rythme de la musique. Il est incroyable. Au

quotidien, il ne ressemble à rien avec ses vêtements démodés et ses pulls tricotés par Maman. Il traîne les pieds style Gaston et se tient toujours un peu voûté.

Sur la piste, il éclate. Ce n'est plus la même personne. Une pointe de jalousie me titille douloureusement. Pourquoi suis-je incapable de lâcher prise ainsi, de m'abandonner sans ressentir un combat entre mon corps et mon esprit ?

C'est la peur du ridicule.

On dit qu'il ne tue pas, mais c'est faux. L'humiliation et la moquerie sont aussi meurtrières qu'une arme à feu. Bien manipulées, elles peuvent pousser à des extrémités insoupçonnées. Les guerres peuvent en témoigner depuis des siècles. Que n'a-t-on fait au nom d'un honneur bafoué par une maladresse innocente ? La honte et la crainte de l'opinion publique ont transformé ce qui aurait pu être amusant en une affaire d'Etat. Il s'agit de laver l'affront fait au prestige de la famille, de la profession, de la classe sociale, du pays. Le statut est, pour beaucoup d'entre nous, ce qui nous caractérise

Encore faut-il en avoir un. Ce n'est pas mon cas. Je suis Madame Toutlemonde, une anonyme parmi tant d'autres. Qu'ai-je à craindre de ce que pensent les autres ? Est-ce que Téo se plaint de l'orthographe ridicule de son prénom ? Peut-être en a-t-il voulu un temps à cet employé de mairie mal réveillé qui, un lundi matin, l'a fait ressembler pour la vie à un article de mercerie. Mais il assume et a même transformé cette mésaventure en plaisanterie. Alors ? Qu'est-ce qui me retient ?

Absolument rien.

Il s'agit de mes collègues, pas d'ennemis. Nous nous entendons bien la plupart du temps ; pourquoi me jugeraient-ils ? Leur regard sur moi ne vas pas changer... n'est-ce pas ? Je tergiverse. Cela doit être mon ascendant Balance, toujours à peser le pour et le contre, à hésiter et à regretter ensuite mon choix. J'erre entre deux possibilités telle une navigatrice expérimentée des chemins tortueux de mon esprit. Mon mari m'a dit un jour : « *Arrête de danser ainsi, décide-toi* ». Alors, vous voyez : je sais danser finalement.

Un coup d'œil sur la piste et une idée subite me vient.

Ce soir, je veux danser.

Là, maintenant, tout de suite. Au diable ce que pensent les autres.

J'avance d'un pas confiant, en essayant encore un peu de passer inaperçue – on ne refait pas quarante-cinq ans d'éducation. Peine perdue ! Téofil me lance un sonore « *Enfin ! Tu te décides ! La chanson est bientôt terminée.* » Pour la discrétion, c'est raté. Je suis accueillie par des sourires bienveillants qui achèvent de me persuader d'avoir pris la bonne décision. J'esquisse quelques gestes raides et maladroits, à contre-rythme mais qu'importe. « *L'important c'est de participer* », avait déclaré Pierre de Coubertin. Je suis tout à fait d'accord. Je participe là, osez dire le contraire !

Habituellement, lorsque j'écoute de la musique, je n'éprouve pas le besoin de bouger. Je ferme les yeux et mon esprit s'envole, léger, enfin débarrassé de la pesanteur dodue qui le cloue au sol. Là, dans la solitude qu'est mon univers, je saute, je virevolte, j'ondule. Je réagis à la musique sans bouger le petit doigt. Ce soir, c'est différent. J'ai envie de faire partie de cette meute gesticulante, d'éprouver ce sentiment d'appartenance à un groupe.

J'ai toujours été convaincue qu'être ronde était un handicap dans la vie. Vous ne trouvez rien de seyant ni de féminin pour vous vêtir, les séances dans les cabines d'essayage sont toujours un cauchemar durant les soldes et le regard apitoyé des vendeuses n'aide en rien. Dans les boutiques, je vois défiler des sylphides gracieuses qui ont l'air de glisser sur le lino. Elles ne marchent pas, elles volent. Pourquoi suis-je la seule à être collée au sol ? Je me sens gauche.

Je repense au conte de Grimm. « *Le vilain petit canard* », c'est moi ! Pataud et laid, honteux de sa différence, il finit par incarner le prince des pattes palmées dans une magnificence ouatée étincelante. Je ne serai jamais une telle princesse. Je resterai toute ma vie une grosse fille maladroite et empotée, avec deux pieds gauches et des bras façon pieuvre qui ne savent pas quoi faire d'eux-mêmes.

Pourtant...

J'aurais bien aimé leur ressembler, à toutes ces filles du collège, puis du lycée, puis de l'université, puis du boulot. Comment font-elles ? Elles avancent l'air nonchalant, chacun de leur pas étudié pour obtenir le maximum d'effets et lorsqu'elles entendent la moindre note de musique, elles se transforment en lianes souples et sinueuses. Magiques.

J'ai essayé d'être comme elles. Je me suis inscrite à la gym, histoire de rappeler à mes articulations qu'elles pouvaient servir à autre chose que marcher. Quel rapport avec la danse me direz-vous ? Il faut bien commencer quelque part. Et puis, je ne me voyais pas vraiment entrer dans un studio de danse. Vous m'imaginez en tutu rose ? Pas moi. J'aurais l'air ridicule. Les grandes tailles ne se promènent pas en leggings moulants ni en justaucorps ajustés. Elles s'habillent avec des sacs hors de prix achetés dans des magasins spécialisés.

Et surtout, elles ne dansent pas.

Je me rends compte soudain que mes compagnons de tapisserie sont tous un peu enrobés. Les gros ne savent-ils donc pas danser ? Je continue à me trémousser sans grâce sur le timbre-poste, encouragée par un Téo virevoltant. Ouf, la chanson est enfin terminée. Je soupire d'aise. Je n'ai pas l'habitude et je suis un peu essoufflée. Vite, trouver un prétexte pour retourner dans ma zone de confort, histoire de digérer un peu ce qui vient de m'arriver.

C'était compter sans Valériane. Elle vient de prendre possession de la piste d'un pas conquérant, le sourire gourmand d'anticipation et la démarche déjà dansante. Elle est tout mon contraire, sauf pour les bourrelets qu'elle doit avoir encore plus nombreux que moi. Petite et dodue, elle s'habille toujours près du corps avec des vêtements qui dessinent exactement ce qu'elle est. Elle affiche sans complexe sa morphologie et porte des robes et des jupes qui lui vont très bien mais que je n'oserais jamais revêtir. Elles attirent le regard. Je veux être invisible. Gros dilemme.

La chanson suivante est très rapide et rythmée, je décide que c'est trop pour moi. Malgré les protestations amicales de Téo. Je retourne à notre table. Depuis mon siège, le nez dans un cocktail sans alcool horriblement sucré, j'admire Valériane. Ses kilos ne l'empêchent pas de se déhancher furieusement, son visage resplendit d'allégresse, ses bras grassouilleux évoluent avec élégance et tout son corps bouge en rythme me hurlant à chaque seconde : « *Tu vois, c'est possible d'être grosse et gracieuse !* »

Ce n'est donc pas un problème de rondeur mais de mental.

Tout est dans la perception que l'on a de soi-même, qu'importe la silhouette finalement. En observant mieux mes congénères, j'aperçois dans un coin deux brindilles qui ne s'amuse visiblement pas. Leur maigreur fait pitié. La coupe sac n'étant pas proposée aux tailles XS, elles se cachent comme elles le peuvent derrière une frange et des cheveux longs façon

Françoise Hardy 1960. Je les plains. Elles ont l'air tellement inconfortable, souhaitant visiblement être ailleurs que dans cette boîte à la mode.

Soudain, je me sens mieux. Au point que je me demande si je n'ai pas été un peu boostée par le sucre contenu dans ma boisson. Je pose mon verre sur la table basse et le scrute d'un œil suspicieux : il n'y avait réellement que du jus de fruit avec le petit plumeau multicolore ? Je reviens dans l'arène colorée où mes collègues continuent de fêter cette journée de convivialité obligatoire, sans les conjoints. Je me sens électrisée, la musique est quelconque mais entraînante, parfaite pour danser. J'ai l'impression d'être dopée, d'échapper à mon corps. Libérée des contraintes de mon enveloppe corporelle, je suis euphorique. Je ne me reconnais plus, moi si réservée ordinairement. La bonne humeur ambiante se révèle contagieuse.

Copiant l'attitude décidée de Valériane, je m'agite sans penser à rien d'autre que le bonheur d'être là, entourée de personnes que j'apprécie avec la simple idée de passer un bon moment tous ensemble.

Danser, c'est vraiment le pied !